

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1926-1927 — N° 109

Médecine et Jurisprudence Vétérinaires Marocaines

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le

28. OCT 1927

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Alphonse - Ludovic HERZOG

Inspecteur de l'Élevage à Boulhaut (Maroc)

Né le 24 Mai 1888, à FOURCHAMBAULT (Nièvre)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1927

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE

Année scolaire 1926-1927

Médecine

**MÉDECINE ET JURISPRUDENCE VÉTÉRINAIRES
MAROCAINES**

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1926-1927 — N° 109

Médecine et Jurisprudence Vétérinaires Marocaines

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Alphonse - Ludovic HERZOG

Inspecteur de l'Élevage à Boulhaut (Maroc)

Né le 24 Mai 1888, à FOURCHAMBAULT (Nièvre)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1927

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur..... M. CH. PORCHER.

Directeur honoraire. M. F.-X. LESBRE.

Professeur honoraire M. ALFRED FAURE, ancien Directeur.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie...	MM. PORCHER
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires.....	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie, Extérieur	N...
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale	JUNG
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des denrées alimentaires et des établissements classés soumis au contrôle vétérinaire...	BALL
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire	CADEAC
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire. Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique.....	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies microbiennes et police sanitaire, Clinique.....	BASSET
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Economie rurale.	LETARD

CHEFS DE TRAVAUX

MM. AUGER.

MM. TAPERNOUX.

LOMBARD.

TAGAND.



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Dr ETIENNE MARTIN, Professeur à la Faculté de Médecine, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs : M. CADÉAC, Professeur à l'Ecole Vétérinaire, Officier de la Légion d'Honneur.

M. DOUVILLE, professeur à l'Ecole Vétérinaire.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

MÉDECINE ET JURISPRUDENCE VÉTÉRINAIRES MAROCAINES

INTRODUCTION

Le praticien qui exerce au Maroc est frappé par les différences profondes, fondamentales, qui séparent la conception française et européenne de la médecine vétérinaire et la conception arabe.

C'est, dans une certaine mesure, l'expression de deux civilisations bien différentes et qui s'opposent sur ce point particulier comme sur beaucoup d'autres.

Appelé à exercer pendant plusieurs années dans des centres où le colon n'existait pas encore, et où nos consultations avaient exclusivement lieu en milieu indigène, il nous a été donné d'étudier de très près ce qu'étaient la Médecine et la Jurisprudence vétérinaires marocaines.

Nous avons également pu constater que leur connaissance approfondie était indispensable au Vétérinaire Inspecteur de l'Elevage, dont le rôle est d'éduquer l'indigène pour l'amener à abandonner ses pratiques désuètes, dangereuses, ou pour le moins inutiles, et adopter nos méthodes prophylactiques et thérapeutiques plus rationnelles et plus efficaces.

C'est pourquoi nous avons pensé à condenser dans un travail d'ensemble les résultats de nos observations.

Dans un premier chapitre, nous avons montré que la médecine vétérinaire marocaine n'est pas une science, mais un art, et que le « bitar » n'est qu'un artisan.

Dans le chapitre second, nous avons étudié la pathologie chirurgicale et les procédés simplistes auxquels elle a recours.

Le troisième chapitre consacré à l'étude de la pathologie interne et de la thérapeutique chirurgicale, a mis en relief l'absence de toute notion étiologique précise.

Le quatrième chapitre, traite des formules magiques ou superstitieuses.

Dans un cinquième chapitre, nous avons examiné la Jurisprudence Vétérinaire, et montré que dans une société figée depuis quelques siècles, cette jurisprudence n'avait guère évolué, et qu'elle présentait beaucoup plus d'analogies avec la Législation romaine qu'avec la nôtre.

Les conclusions tout à fait précises, qui se dégagent de cet exposé, ont été résumées brièvement dans un dernier chapitre.

CHAPITRE PREMIER

Les Praticiens

Au VII^{me} siècle, sous l'empire des Omniades, à la fin du VIII^{me}, sous le règne glorieux des Abassides, les sciences médicales prirent leur essor, des hôpitaux furent fondés, des chaires de médecine instituées à Bagdad et au Caire. Il nous reste des œuvres nombreuses de cette époque.

Au IX^{me} siècle Razis, que les Arabes appellent Mohammed ibn Zacharia abou Beker er Razi, donne une belle description de la petite vérole. Abd El Kassim, dont le Moyen Age, déformateur de mots arabes a fait Alboucassis, élabore un Précis de Chirurgie, dans lequel il décrit l'opération de la lithothritie.

Ibn-Bitar, botaniste, fait, au XIII^{me} siècle, un Précis de Matière Médicale.

Le naturaliste arabe El-Demeri, aborde l'idée de l'opothérapie, en recommandant l'ingestion de tes-

ticule calciné de veau pour ranimer les forces sexuelles. Il recommande également aux gens qui doivent fournir un long effort, de prendre du poumon de renard.

Le Moghreb, lui-même, au grand siècle de l'Espagne musulmane, fournit Ibn-Badja, plus connu sous le nom d'Avenpace ; Ibn-Thofaïl, Ministre et médecin de l'Almohade Abou Yacoub Youssef. Son successeur, Ibn Rhoed, qui fut Averrhoes, l'une des plus lumineuses intelligences de l'époque, Abou Djafar, Ahmed ben Hassen, Abou Hakem ben Ghalendou et cette curieuse famille de médecins, les Beni-Zohr, de laquelle naquit Abou Merouan ben Zohr, le fameux Avenzoar, l'auteur de la Tedkira.

Dans tous ces écrits, aucune place n'est faite à la médecine des animaux. Nous trouvons cependant, dans le livre de l'agriculture *Kittab el fellahah*, d'Ibn el Aouan, une description curieuse des maladies des animaux domestiques et une thérapeutique appropriée. L'auteur s'est, il est vrai, largement inspiré des hippocrates Grecs, d'Aristote et des Géorgiques. Quoiqu'il en soit, le lecteur trouve, dans son livre, des descriptions cliniques intéressantes, et une thérapeutique moins fantaisiste peut-être que celle de Solleysel.

Si quelques rudiments de médecine humaine, mêlée d'alchimie et d'astrologie, étaient encore enseignés au siècle dernier à la Qarouyine de Fez, aux medersa et aux maristan (hôpitaux) de Salé et de Marrakech, aucun enseignement n'était pratiqué pour la médecine vétérinaire. Si quelques-uns des « te-

babs » marocains étaient des « tolbas » des fqih, c'est-à-dire des lettrés, la médecine vétérinaire était restée aux mains des bitars, qui n'étaient que des « mallemin », des artisans.

Dans l'enquête sur les corporations musulmanes d'artisans et de commerçants au Maroc, publiée en 1923, par la Direction des Affaires Indigènes et le Service des Renseignements, nous ne relevons l'existence des bitars qu'à Rabat et Salé ; le Sultan aurait, paraît-il, attaché à ses écuries, un hongreur officiel. A Meknès, ils sont confondus avec les maréchaux (sammarin et bitara), et les enquêtes provenant des autres villes du Maroc sont muettes sur leur existence. Ils n'en formaient pas moins autrefois une corporation, constituée sur le modèle des autres, ayant, dans chaque ville, son amin (syndic), ses us et coutumes, ses droits et ses devoirs, consistant en des redevances aux autorités et en des réquisitions de ses membres pour les harkas (Expédition du Sultan). Sidi-Daoud devait être leur saint patron.

Autrefois, dit-on, c'était le Sultan qui nommait l'amin des bitars de chaque ville. Le fait n'est pas certain et n'a pu être vérifié. Ce qui paraît plus véridique, c'est que l'amin était nommé par le pacha de la ville, parmi les bitars les plus idoines. Il était responsable de la bonne tenue de la corporation, expertisait lorsqu'une plainte était portée contre un de ses subordonnés, pour une impéritie professionnelle. Il était porteur d'un certificat mentionnant son titre, signé par les adouls et contre-signé par le cadi.

La charge était héréditaire, il en était de même

pour les autres bitars. A la mort du père, le fils venait faire reconnaître son titre par l'autorité administrative de la ville. Il invoquait le témoignage de l'amin, de plusieurs confrères, voire même de personnes étrangères à la profession, aux animaux desquelles il avait donné des soins. Le pacha renvoyait tout le monde devant adouls et cadi qui dressaient acte. Le bitar était institué. Les formalités sont les mêmes lorsqu'il s'agit d'un marocain n'appartenant pas à une famille de bitars.

Cette cérémonie et sa sanction écrite ne sont pas indispensables. N'importe qui peut se prétendre bitar. Cependant, n'étaient investis de fonctions officielles, telles que expertises en matière d'actions redhibitoires, participations aux harkas, que les seuls bitars administrativement reconnus. Ces derniers étaient, comme nous le serions, nantis de missions officielles, surveillance de souks, rudiments d'organisation sanitaire. Notre confrère M. Eyraud, Vétérinaire municipal de Casablanca, eut, paraît-il, au début de son installation à Casablanca, assez à faire pour remettre à sa place le « confrère » indigène, qui ne voulait rien céder de ses prérogatives.

Nous donnons ici copie d'un acte sanctionnant l'entrée dans la profession d'un indigène idoine aux soins à donner aux animaux malades.

Louange à Dieu seul.

Les nommés Ahmed ben Belkacem Sbaï, Amor ben Mohammed ould Farouj, le mallem Miloudi ben Mouden, certifient parfaitement connaître le mallem El Bechir Ben Mohammed

El Abdi et attestent que ce dernier connaît bien les maladies des bêtes : chameaux, chevaux, mulets et ânes, sait bien saigner les chameaux, castrer les mulets et qu'il fait ce métier depuis une dizaine d'années, qu'il ne s'est jamais trompé et qu'ils sont au courant de ces renseignements par suite de leur voisinage et de leurs relations avec lui.

Témoignage requis par les adouls sous-signés alors que les comparants étaient en parfait état de capacité légale.

Suivent deux signatures d'adoul, la mention d'homologation du cadî, sa signature et la mention d'enregistrement à Safi.

Au verso de l'acte, et ceci montre bien le soin qu'ont les « mallemin » de faire attester constamment leurs capacités, nous lisons :

« Je soussigné, M. Malardier, entrepreneur, certifie que Mohammed ben Bachir a soigné et guéri mon mulet à la date du 15-3-23.

Casablanca, le 17-3-23.

MALARDIER.

(Notons en passant que Casablanca compte deux Vétérinaires français exerçant la clientèle.)

C'est assez fréquemment, du reste, que les bitars nous ont demandé confirmation écrite de leur capacité professionnelle, lorsque, lors de nos visites sur les souks, nous les regardions opérer avec curiosité :

Sur le souk, pourvu d'une tente légère, si ses moyens le lui permettent, ou en plein air, le bitar creuse un trou qu'il remplit d'une poignée de charbon de bois destiné à chauffer ses cautères.

La consultation ne se paie pas, seuls sont rétribués les soins qui font toujours l'objet d'âpres et d'interminables marchandages. « Ton âne boîte du boulet, dit le praticien au consultant, parce qu'il a marché

sur un caillou, il faudrait poser le feu; c'est un demi-douro. »

La responsabilité professionnelle n'existe pas en principe. Si, cependant, à la suite d'une maladresse trop visible, l'animal est irrémédiablement compromis dans son utilisation ou s'il meurt, il peut y avoir appel du propriétaire contre le « mallem » devant le Caïd. Celui-ci juge en dernier ressort, c'est aux parties en cause à savoir se concilier ses bonnes grâces.

Un mémoire magistral de M. l'Inspecteur Général Leclainche vient, réfutant une erreur générale, de démontrer que nos prédécesseurs en art vétérinaire ne sont pas les maréchaux-ferrants, simples ouvriers, mais des lettrés que l'on nommait Marschalk, Marescalus ou Stallmeister, officiers de cours de grade élevé. Les maréchaux ne faisaient qu'exécuter les ordonnances que ces « vétérinaires » prescrivaient.

Plusieurs de ces Stallmeister laissèrent des œuvres appréciées : le « *Medicina equorum* », de Ruffus, Marstall, maître des écuries de Frédéric II, noble de naissance, gentilhomme accompli, écuyer remarquable. Le traité écrit en 1316 sur « Les maladies et l'anatomie du cheval et des bêtes à cornes », de Maurus, Marstall de l'Empereur d'Allemagne. La *Marescalia*, écrite en un latin très élégant de Rusius, familier du Cardinal des Ursins ; pur lettré, qui a occupé ses loisirs à traduire et à commenter les écrits des hippiâtres grecs, d'Albert le Grand, d'Hippocrate et de Galien.

A partir du XVII^me siècle, viennent les écuyers français Pluvinel, Solleysel, Garsault, La Guérinière, Gas-

pard de Saulnier et enfin, sous l'influence du formidable mouvement intellectuel du XVIII^{me} siècle, des philosophes, des encyclopédistes, Bourgelat a créé la Médecine Vétérinaire, de même que Lavoisier a créé la Chimie et que Linné a jeté les premiers éléments scientifiques des sciences naturelles.

Il est fréquent d'entendre dire que lorsque nous sommes arrivés au Maroc, nous avons trouvé une société, une architecture, une civilisation figées depuis plusieurs siècles, jalousement fermées à tous les progrès qui pouvaient venir d'Europe. Il a été de même constaté que les intellectuels marocains (si l'on peut donner ce nom d'intellectuel aux professeurs de psittacisme des universités chérifiennes), avaient l'intelligence cristallisée dans une immobilité séculaire, qu'ils n'admettaient qu'une seule science : la connaissance subtile du Coran « La Parole de Dieu ». Leurs seuls efforts se bornaient en des discussions de casuistique et de subtilités grammaticales. Ils considéraient les philosophes (el falasifa), comme des gens destinés aux feux de l'enfer (min ahel djahennem). Dans son traité sur les « *Historiens des Chorfa* », M. Lévi Provençal, Professeur à l'Institut des Hautes Etudes marocaines, nous montre « l'incuriosité sans égale des savants marocains en ce qui concerne le passé de leur patrie, et il suffit, en effet, d'interroger la plupart des lettrés marocains, même réputés pour leur savoir, pour se heurter à une ignorance historique presque incompréhensible. Tel savant qui brillera dans les cercles littéraires, qui aura, de l'aveu de ses contemporains, atteint le maximum de la culture parce qu'il

aura fait par exemple : « deux mille cent conférences sur le point de la lettre bâ, dans l'expression de bismillah, saura tout juste que c'est aux saadiens que les alaouites ont succédé ».

La seule curiosité du monde extérieur n'a existé parmi les historiens, que chez Aboul-Qâsim-el Zayani, berbère d'origine, ambassadeur à Constantinople du Sultan Alaouite Sidi Mohammed ben Addallah, qui, du fait de sa tournure d'esprit et de sa personnalité, a excité le mépris de ses contemporains et de ses successeurs, bien que ces derniers l'aient effrontément plagié.

En ce qui concerne les sciences d'observation, l'incuriosité est encore plus profonde. Il était, du reste, impossible aux doctes ulema de se pencher sur l'étude de créatures inférieures, peut-être bâties à la ressemblance de Satan le Lapidé (Ech-Chitan er-rajim).

La médecine vétérinaire est donc restée entièrement aux mains des empiriques, et, en conséquence, n'a jamais été qu'une suite de recettes grossières et barbares, de pratiques superstitieuses.

CHAPITRE II

La Pathologie et la Thérapeutique chirurgicales

Instruments

La Pathologie chirurgicale est simpliste, l'arsenal chirurgical réduit, les méthodes enfantines. Une courte description suffira pour juger les unes et les autres.

La trousse du bitar est rudimentaire. Pêle-mêle, au fond des « chouari » que porte sa monture, traînent quelques tringles de fer, plus ou moins aiguës, qui sont les cautères droits, des fers courbés et aplatis qui serviront au « feux en raies ».

Dans le « chkara » (sacoché), un couteau d'origine quelconque à lame soigneusement effilée, c'est le bistouri qui servira aux saignées et aux ponctions.

Le bitar n'utilise pas de médicaments. Ces derniers

sont du ressort des sorciers et des « attarin » (épiciers). Son intervention est toute chirurgicale, quelle que soit l'affection.

Il est inutile de dire qu'aucune asepsie ne préside aux opérations. La lame du couteau qui a ponctionné un abcès sera essuyée sur la terre; le pus ou le sang qui s'écoulent, enlevés avec un peu d'herbe ou avec un morceau de papier.

Nous décrirons quelques opérations que nous avons vu pratiquer, et dont maintes fois nous avons constaté les traces sur les patients qui nous étaient amenés en dernier ressort.

Feux

Les feux sont posés avec les cautères précédemment décrits, parfois avec une simple faucille rouge. Ils sont employés soit contre les boiteries, soit dans le but de « dériver l'inflammation ».

Sur les articulations, il s'agit toujours de feux en raies, déterminant inmanquablement des chutes de peau et laissant des cicatrices indélébiles. Ils sont en raies parallèles ou convergentes sur une ligne centrale (feuille de fougère), ou esquissent un carré, un losange, un rectangle.

Le feu en raies est également employé contre les kératites traumatiques ou hémoparasitaires. Il consiste en un cercle circonscrivant l'œil malade. Il est également utilisé contre le tétanos, que les Marocains attribuent au froid (en raies parallèles sur les con-

ques auriculaires), contre les piroplasmoses, contre les mammites.

Le feu en pointe, qui s'attaque très généralement aux distensions musculaires, consiste à enfoncer une pique rougie soit dans les anconés, soit dans la cuisse, soit dans l'encolure.

Nous devons à Bouin (*Recueil d'Alfort*, 1920) une description curieuse du bitar muet de Tameslouht, qui, après un assouplissement préalable avec une tricoise, perforait la peau et insufflait avec sa bouche de l'huile dans les trous de cette ignipuncture originale.

Le feu est en somme à la base de toute thérapeutique chirurgicale vétérinaire marocaine. Chevaux, ânes et mulets, qui ne présentent pas de traces de feu sur l'appareil locomoteur, sérieusement compromis par l'utilisation hâtive de l'animal, par les charges excessives, par un terrain toujours mauvais, sont l'exception.

Rares également les bovins qui ne sont pas marqués par la faucille rougie, soit sur les lombes, au moment d'une crise de piroplasmose, soit autour des yeux, comme traitement d'une kératite.

L'ignipuncture est également très en honneur en médecine humaine. Elle se pratique, en général, il est vrai, d'une façon moins cruelle. Il nous est souvent arrivé de regarder sur les souks, un homme nu jusqu'à la ceinture, sur l'hypocondre duquel un taleb appuyait son pouce brûlant du contact avec une lame rougie.

Sétons

Les bitars connaissent également les sétons en mèche et en rouelle. Dans les premiers, la mèche est constituée par une tresse de palmier nain (chritt). Le séton en rouelle est fabriqué avec un vieux chiffon ou un vieux morceau de carton placé sous la peau, préalablement incisée et disséquée.

Saignées

La saignée n'est presque jamais considérée comme un moyen curatif, sauf chez le cheval, la saignée au palais, pour cause de « lampas », pratiquée avec une corne de gazelle. On ne saigne presque exclusivement que les dromadaires. L'opération a lieu au printemps, et c'est, de beaucoup, l'intervention la plus lucrative de l'année pour le bitar.

L'animal étant « barraqué » (agenouillé), l'opérateur procède à l'hémostase de deux façons : soit par un bâton passé dans la bouche, sorte de mors, pourvu à ses extrémités de deux cordes qui sont nouées très serré derrière l'encolure, le ploïement ainsi obtenu suffisant à faire gonfler les jugulaires, soit encore par une cordelette entourant l'encolure, arrêtée par un enroulement que défait progressivement le praticien à la fin de l'opération. La saignée est toujours bilatérale. Le « mallem » ponctionne rapidement les deux jugulaires, attend qu'il se soit écoulé en deux jets, deux ou trois litres de sang, enlève sa corde ou

son mors et l'animal se lève. Seuls les raffinés, et ils sont rares, touchent légèrement au cautère les deux ponctions.

Castrations

Elles ne sont pas l'apanage exclusif du bitar.

Chez les solipèdes, les castrations ne se pratiquent que sur le mullet. Il est d'abord honteux, pour un Marocain, de monter un cheval castré. L'émascation détermine, en effet, chez le cheval marocain, abâtardi par un élevage sans soin et sans méthodes, une déperdition d'énergie telle que le hongre serait presque inutilisable. Le mullet entier devient méchant et la castration ne lui enlève aucunement son pas rapide, très apprécié des indigènes.

Les membres entravés avec des cordes sans aucune méthode, l'animal est couché sans précaution. On amène un membre postérieur sur l'antérieur correspondant. Les cordons testiculaires (avec la peau du scrotum) sont saisis entre les mors d'une moraille fortement serrée. Tout ce qui dépasse la moraille est coupé, soit avec un couteau soit avec un cautère. L'hémorrhagie consécutive est prévenue par du soufre ou de la poudre à fusil, que l'on fait brûler sur la plaie. Aucun soin consécutif. Si le propriétaire est un homme soigneux, tenant à ses animaux, il enduit de temps en temps la plaie de beurre salé.

Chez les bovins, ovins et caprins, le martelage est le seul procédé employé. Les cordons testiculaires

sont pris entre deux bâtons et martelés avec des pierres jusqu'à écrasement. Certains même se contentent de l'écrasement entre deux pierres.

Inutile de dire que toutes ces opérations sont suivies de complications et de mortalités ; ce qui a été très souvent une cause de crainte des indigènes devant nos interventions. Cependant, les indigènes se rendent très facilement compte de l'excellence de nos méthodes. Une technique simple d'émasculatation par la pince Burdizzo a pris au Maroc un essor considérable, surtout chez les Berbères des Montagnes, moins apathique que l'Arabe des plaines. La preuve en est faite par une demande considérable de pinces Burdizzo faite par les Beni M'Tir et les Beni M'Guild, éduqués par nos confrères de Meknès, MM. Chapuis et Girard.

Réductions de fractures

Les Marocains n'abattent pas les animaux atteints de fractures. Ils essaient de les guérir.

Pour ce faire, le bitar ou un idoine quelconque, après avoir essayé de pratiquer tant bien que mal, la réduction de la fracture entoure le membre d'un appareil composé de roseaux assemblés par un lien de doum. Si la fracture est ouverte, il pratique une fenêtre. Cet appareil de réduction est maintenu à ses deux extrémités par un garrot que l'on serre ou desserre selon les besoins. Nous avons vu des fractures guérir de cette façon sur de jeunes animaux. Très

généralement, tout se termine ou par une mort par septicémie en cas de fracture ouverte; en cas de fracture fermée, par une pseudarthrose. Le mieux qu'il puisse arriver est la formation d'un cal exhubérant, avec consolidation vicieuse que le bitar traite ensuite par le feu.

Si quelques bitars deviennent, dans l'application de ces pratiques, d'habiles artisans, il n'en reste pas moins acquis que leurs procédés sont rudimentaires, et qu'ils sont loin de l'élégance de nos méthodes chirurgicales actuelles.

CHAPITRE III

La Pathologie et la Thérapeutique Médicale

Nous venons de décrire les opérations les plus couramment pratiquées, énumérons maintenant les affections qui accablent le Cheptel Marocain et les moyens et remèdes qu'emploient les indigènes pour les combattre.

Rendons cependant cette justice à l'indigène marocain, surtout au fellah, car le notable de la ville s'inquiète peu de ses animaux, c'est qu'il jouit d'une faculté assez intense d'observation. Aux consultations indigènes, le propriétaire renseigne le vétérinaire, bien mieux que l'européen, sur l'attitude de son animal, les syptômes qu'il a observé, s'i s'agit d'une maladie interne; du point douloureux s'il s'agit d'une affection externe. A ses débuts, le jeune inspecteur de l'Elevage sera dérouté de ses connaissances classiques. La boiterie de l'épaule, diagnostic d'ignorance

que nous appelons la « boiterie des ânes » est ici fréquente, et l'indigène en diagnostique admirablement le siège par une seule pression de sa main. Nous ne connaissons, d'autre part, dans les boiteries de la région supérieure des membres postérieurs que les distensions articulaires coxo-fémorales. Il existe, au Maroc, et très fréquente, une boiterie que les indigènes dénomment « médaïla » par distension des ischio-tibiaux, dont le point douloureux se trouve à l'insertion supérieure de ces muscles, près de la tubérosité ischiale. La méconnaissance, serait, aux yeux du Marocain, faire preuve d'ignorance.

Du reste, les symptômes qu'il sait constater et très justement décrire, sont, pour le Marocain, toute la maladie.

La preuve en est faite par les dénominations qui sont toujours le nom des constatations externes ou nécropsiques. La piroplasmose est pour lui « le père du jaune » Bou-Sfaïr. Les affections éruptives, qu'elles soient fièvre aphteuse, clavelée, vaccine, variole, sont le Djedri : les pustules. En Médecine humaine, la rougeole est le Bou-Hamra, le père du rouge. Mieux encore, la maladie prend quelquefois simplement le nom de l'organe le plus visiblement frappé. Le Charbon Bactérien, par exemple, possède le double nom de Tehan (la rate) et de Merara (la vésicule biliaire), parce que le Marocain observe constamment, non qu'il fasse l'autopsie pour se renseigner, mais parce qu'il égorge, peu de temps avant la mort, l'animal pour le manger, l'hypertrophie de la rate et la réplétion de la vésicule biliaire.

L'affection prend quelquefois le nom de la cause supposée déterminante. L'étiologie jamais recherchée, car tout ce qui arrive n'est-il pas « Mektoub Arbi », écrit de la main de Dieu? est attribuée à des causes simplistes.

C'est ainsi que le vent ou le froid, « El Beurd », est accusé de donner le tétanos; en médecine humaine, il détermine également la blennorrhagie. Le fait de faire boire en été aux bovins et ovins l'eau tiède des dayas et des oueds est la cause du Roch, la cachexie vermineuse. Très souvent aussi, nous le verrons plus loin, le Marocain attribue aux « esprits », aux « Djenoun », les affections qui frappent son bétail.

Il faut encore ajouter que le Marocain pratique une méconnaissance absolue de la contagiosité des maladies. En ce qui concerne les affections de l'homme, il n'écartera jamais d'une tente infectée par la variole les autres enfants encore indemnes. Il n'évacuera pas un pâturage où lui meurent tous les ans plusieurs têtes de bétail par le Charbon Bactérien.

Procédons maintenant à l'énumération des diverses maladies des animaux domestiques :

I. — Solipèdes

1° MALADIES INFECTIEUSES OU PARASITAIRES

Lessââ. — Horse pox, ou stomatite vésiculeuse, d'origine non vaccinale. Se traite avec du miel.

Rhenafes ou *deffar*. — Blastomycosé des voies lacrymales. Se traite avec du soufre.

Renagia. — Angine ou morve confondues. Les indigènes ne paraissent avoir aucune idée de la contagiosité de la morve. Se traite en soufflant des cendres dans le nez.

Semfeld. — Abcès ganglionnaires. Se traitent par la cautérisation.

Bou-Selim. — Orchite spécifique d'origine morveuse, entraîne souvent la mort. Frictionner les parties malades avec du miel.

Drob el beurd (mot à mot: « Le froid a frappé »). — Tétanos. Feux en raies sur l'encolure, sur les épaules, sur les reins et sur la croupe, sur les membres au-dessus des genoux et des jarrets.

Djereb. — Gale sarcoptique. Broyer dans un mortier du ghassoul bou beri (*mesembryanthemum nodiflorum*), le mélanger avec de l'urine de vache et appliquer en frictions.

Bou sfair. — Ictère, sans préjuger de la cause (piroplasmose). Frictions de goudron aux ars, faire une saignée à la veine labiale ou coronaire supérieure.

Vers. — Le cheval atteint de vers est dit « *merchouch* ». L'infestation parasitaire se décèle par des borborygmes fréquents. Les indigènes prennent les *Ascaris* évacués dans les fèces pour de petits serpents (hanech). Le vermifuge le plus connu se compose de beurre, d'oignons et de fenugrec (holba).

El medd (l'allongé). — Les Arabes attribuent aux Gordiens (*Gordius* ou *Dragonneau*) qu'il appellent El

medd (nématodes non parasites, vivant dans les sources et les cours d'eau), une action nocive et même mortelle, lorsqu'ils sont ingérés par un animal.

Doud dial baassous (mot à mot: Vers du rectum).— Larves de « *Gastrophilus equi* ». Les enlever à la main.

Deran. — Larves d' « *Hypoderma bovis* ». Répandre sur les tumeurs un peu de fumier de vache.

2° MALADIES DES DIFFÉRENTS ORGANES INTERNES

Narrha. — Jetage, coryza, attribué à une mouche (oestre ou taon); pas de traitement.

Rahiba. — Congestion pulmonaire ou pneumonie, attribuée à un refroidissement, après un effort violent.

Il existe plusieurs traitements.

Le premier consiste en des fumigations avec de la cire, le second en des fumigations avec des racines d'iris (*ahlal*). Le troisième, en des frictions sur les côtes pratiquées avec de l'*erg* ou *guetran reguig* (petit goudron), produit ultime de la distillation du bois de thuya. Ce dernier produit est un vésicatoire puissant. Ce n'est qu'une huile de cade, un peu plus caustique que celle employée dans notre thérapeutique.

Kobba. — La toux. Feux en raies sur les côtes.

Oujaa ou *neghla*. — Les coliques. La dernière dénomination désigne une colique à étiologie curieuse. Le cheval tombe malade parce qu'on a fait passer devant lui, sans lui en distribuer, de l'orge destinée à d'autres animaux.

Nous citerons les principaux traitements :

1° Faire courir l'animal autour du douar, en faisant beaucoup de bruit.

2° Mettre de la poudre à fusil dans de l'eau chaude, et faire boire à l'animal malade.

3° Prendre du sang de menstrues (*terf*), et en faire une fumigation au patient.

4° Piquer l'extrémité de la queue avec une épine et la laisser deux heures.

Le second de ces traitements aurait seul une apparence de raison.

Maàsour. — Rétention d'urine. Coliques. Laver la verge avec de l'eau chaude.

Gueta. — L'animal est dit « *mougtou* », il est affaibli, « levretté » (probablement surmenage, misère physiologique ou entérite chronique). Pratiquer une saignée à la veine de l'éperon.

3° AFFECTIONS CHIRURGICALES

Rouane. — Surdent. Le bitar casse la dent avec une gouge et un marteau.

Lââ. — Lampas. Scarification à la lancette et application de sel.

El brôoh (le blanc), ou *Bou selim*. — Kératite, bien que Bou-selim signifie également orchite. Se traite soit avec des instillations de miel, soit par un feu en raie circonscrivant l'œil malade.

Nefta (balanite). — Signifie aussi furoncle, le mot même aurait un sens plus large et signifierait en

somme « tuméfaction ». Ne se soigne pas considéré comme peu grave.

Bouacer (Renversement du rectum). — Cautériser la muqueuse évaginée et pratiquer la réduction en enduisant préalablement d'huile, puis scarifier avec des ciseaux la muqueuse œdématisée, réduire et maintenir avec un tampon de laine enduite de goudron.

Plaies de harnachements. — L'animal blessé est dit « medbour », selon la situation de la blessure, il est « medbour men ktef » (blessé au garrot), med-hour men delàà » (blessé sur les côtes), « medbour men meglesse » (blessé sur le dos).

Les blessures se soignent avec du beurre salé, ou avec de la poudre de coloquinte sèche (hadedj), ou avec un mélange à parties égales de chaux et de cendres (remad).

BOITERIES

Scheriba. — Ecart de la hanche. Feux avec une faucille en circonscrivant l'articulation ischio-fémorale.

Medaïla. — Boiterie par distension des muscles postérieurs de la cuisse.

Adam Djerab. — Eparvin et courbes. Feu en ignipuncture.

El fass. — Suros (mot à mot: la pioche).

El outou. — Vient probablement du mot « outed » (piquet) qui sert à fixer les animaux pendant la nuit. Exostoses du paturon dues aux entraves.

El ma (l'eau). — Capelet, éponges, vessigons, molettes. Ponctionner. Faire brûler un peu de soufre sur la plaie de ponction.

Lahaçba. — Effort de tendon. Feu.

Menezel. — Boiterie des épaules ou gêne dans la marche, par une selle trop avancée.

Guetta lehan. — Courbature générale. Laver l'animal à l'eau froide.

Drob el chaïr. — Fourbure par ingestion d'orge nouvelle. Déferrer, mais cependant monter tous les jours l'animal. Une inaction prolongée amènerait une boiterie définitive.

Brass. — Tumeurs mélaniques. Faire des frictions de beurre et de sel.

Les mulets et les ânes sont susceptibles des mêmes affections que les chevaux et sont soumis aux mêmes traitements le cas échéant.

II. — Dromadaires

1° MALADIES INFECTIEUSES OU PARASITAIRES

Chaded ou *naz*. — Ressemble au tournis (peut-être est-ce de la cœnurose cérébrale). Pas de traitement.

Drob el beurd. — Tétanos.

Tehan (la rate). — Charbon Bactérien.

El Debeb. — Trypanosomiase.

El Djereb. — Gale sarcoptique. Se traite par des frictions de goudron (goudron de thuya). Les indigènes enregistrent souvent des pertes après un goudronnage pratiqué au goudron pur. Il se produit une dermite et des phénomènes d'intoxication. Les chameliers expérimentés utilisent un mélange à partie

égales d'huile et de goudron. Ils frictionnent à chaque fois un tiers du corps de l'animal.

Sràà. — Abcès chronique des membres.

2° AFFECTIONS INTERNES

Drop el Dem. — Littéralement : le sang frappe les yeux. Congestion des globes oculaires au moment de l'orge en herbe. Le traitement consiste en une saignée aux jugulaires. Les saignées préventives de printemps décrites antérieurement, sont pratiquées dans le but d'éviter cette affection.

Et toutes les affections des différents organes communes aux autres animaux.

3° AFFECTIONS EXTERNES

El kerkra. — Cal du sternum trop volumineux, gênant la marche de l'animal et déterminant des plaies par frottement à la face interne des membres antérieurs. Cette défectuosité de conformation est quelquefois admise comme vice redhibitoire.

III. — Bovins

1° MALADIES INFECTIEUSES OU PARASITAIRES

Lesaà. — Stomatite des jeunes. Enlever les tissus nécrosés et frictionner avec du sel.

Semfeld. — Ce terme indique plus particulièrement chez les bovins, les tumeurs osseuses des joues (actinomynose). Le traitement consiste en des pointes de

feu. Les indigènes considèrent cette affection comme rebelle, en général, à tout traitement.

El Roch. — Cachexie vermineuse, distomatose et strongylose (*Dictyocaulus viviparus*) ; produit de l'œdème de l'auge (guergour). Mélanger des œufs non brisés avec du goudron. Les briser dans la bouche de l'animal. Faire boire du jus de saponaire.

Bou Sfair. — Ictère. Très généralement d'origine hémoparasitaire (piroplasmose). Le traitement consiste à tracer avec une faucille rougie quelques raies de feu sur le dos. Application de goudron dans les oreilles et sur la vulve.

Pratiquer des scarifications dans les oreilles et les frictionner avec du sel.

El merara (vésicule biliaire). — Lésion nécropsique. Réplétion de la vésicule biliaire. Existe dans la piroplasmose et le Charbon Bactérien.

Tehan (drob el) (mot à mot : « Coup de rate ». — Charbon Bactérien.

Bou fred. — Charbon symptomatique.

Djedri. — Fièvre aphteuse. Se nomme également arg (boiterie).

2° AFFECTIONS INTERNES

El Babouch (mot à mot : Escargot). — Rhinite ou coryza peu grave. Détermine un ronflement respiratoire. Le traitement consiste à briser les cornets ethmoïdaux et maxillaires avec le manche d'une cuillère de bois. On verse ensuite un mélange d'huile et de jus d'oignon dans les naseaux.

Bou el Harrich. — Maladie générale grave.

Symptômes : Diarrhée profuse et blanche (peut-être parasitaire ou microbienne). Les indigènes appliquent le feu sur l'origine sous-cutanée des veines mammaires.

3° AFFECTIONS EXTERNES

Bou-Selim. — Affection des yeux, citée précédemment chez les solipèdes.

Bou-Feder. — Piétin. Traiter avec du goudron.

IV. — Ovins

1° AFFECTIONS CONTAGIEUSES OU PARASITAIRES

Bou Kemimin. — Ecthyma contagieux des moutons et des chèvres. Applications de beurre et de sel.

Rouha. — Coryza déterminé par les larves d'œstres. Injecter de l'eau chaude dans le nez.

Guergour. — Œdème sous-glossien (Distomatose).

Merara. — Charbon Bactérien.

Djereb. — Gale du corps. Désigne chez les ovins la gale psoroptique. Traitement : Broyer du genêt (retam), laisser macérer pendant trois jours dans de l'urine de vache. Mélanger le produit ainsi obtenu, avec une décoction de tanin, et frictionner après avoir tondu.

Djedri. — Clavelée. Aucun médicament.

El Roch. — Cachexie vermineuse. Etiologie : les animaux prennent le « Roch » en buvant de l'eau tiède.

Jenn ou *Bismillah rahami-rahîmi*. — La deuxième appellation est le début de la sourate, la « fatiha ». Cette affection est ainsi nommée parce qu'elle imite dans ses symptômes les méningites spécifiques (palustres, syphilitiques ou tuberculeuses), qui emportent beaucoup d'enfants marocains et que la « fatiha » est prononcée aux premières attaques du terrible mal.

Il s'agit, en la question, de la « paraplégie enzootique des agneaux », « maladie du raide », peut-être la Namoussia des arabes algériens, décrite par M. Larrieu (*Revue Agricole de l'Afrique du Nord*, n° 391, 20 mai 1921, p. 390), étudiée auparavant par M. le Vétérinaire Principal Monod. Les indigènes considèrent cette affection comme pratiquement incurable, ils essayent au moment des chutes de l'animal de lui enfouir la tête dans un burnous et prétendent que l'agneau en éprouve un soulagement. On coupe aussi une oreille dans le but d'effectuer une saignée rapide.

Bou tfetef. — Atteint indistinctement agneaux et adultes. Les symptômes consistent en des troubles neuro-moteurs et des contractions cloniques. Il s'agit peut-être de la forme convulsive du Prurigo lombaire ou tremblante, ou bien, comme pour la maladie précédente (*Jenn*), il s'agirait de formes nerveuses d'infestation parasitaire par *Bunostomum trigonocepalum*, ankylostome dont la présence fréquente dans le tube digestif du mouton et le rôle prédateur, ont été mis en évidence par Balozet (*Société de Pathologie Exotique*, 9 avril 1924, pp. 820-824).

L'attention sur cette affection qui, d'après les dires

de Theiler, pourrait interdire l'élevage du mouton dans le monde entier, a été attirée par Velu et Balozet (*Société Centrale de Médecine Vétérinaire*, 30 décembre 1926, pp. 434-437).

Sur leurs indications, fin 1925, ayant remarqué la « namoussia » sur un troupeau d'ovins appartenant à un Européen qui avait subi une perte de 50 % dans son élevage, nous avons envoyé au Laboratoire du Service de l'Élevage, des cadavres d'agneaux de deux mois, dans l'intestin desquels furent décelés des *Bunostomes*. Les parasites agiraient donc, dans les cas sus-cités, par une intoxication des centres nerveux. L'étiologie résiderait dans l'ingestion d'herbe mouillée de rosée.

Bou Rekab. — Arthrites infectieuses d'origine omphalique, atteint agneaux et chevreaux. Les indigènes prétendent que cette affection est due à un excès de lait des mères.

El Ria. — Pneumonies parasitaires et spécifiques.

2° AFFECTIONS INTERNES

Bou selim - Babouch. — Affections précédemment citées chez les bovins.

3° AFFECTIONS EXTERNES

Dermous. — Dent noires (Traitée par M. Compain, Vétérinaire Inspecteur de l'Élevage, à Safi, dans sa *Thèse de Doctorat*, de 1926.)

Jelahr. — Inflammation des sinus biflexes,

Soussa. — Aggravée. Due aux parcours sur des terrains caillouteux. Enduire les onglons de graisse chaude.

Bou Feder. — Piétin.

V. — Chèvres

AFFECTIONS CONTAGIEUSES OU PARASITAIRES

Semblables à celles du mouton, sauf que la chèvre passe pour plus résistante à l'infection microbienne et parasitaire.

L'habitude des caprins de manger les sommités des plantes et des arbustes les rend, par contre, plus sujets aux intoxications alimentaires que les ovins. C'est ainsi que les Marocains dénomment :

Fouilia (férule). — Intoxication par la férule. Excitation extrême de l'animal qui agite rapidement sa mâchoire inférieure. Traitement : Feux en raies, sur la tête.

Bayour ou *Besbas*. — Intoxication par le fenouil. Même traitement.

Bou-Sfaïr. — Ictère. Attribué par les Marocains à l'ingestion de la baie de la belladone.

Rage

Jehl. — Enragé : *mejouhl*.

Quant à la rage, affection malheureusement fréquente au Maroc, où l'arabe n'a qu'une idée très confuse de la contagion, où aucune police sanitaire

n'existait avant notre venue, ni dans les villes, ni dans le bled, elle est traitée de différentes manières. Un essai de traitement consiste à faire ingérer à la personne mordue par un chien enragé un mekdal (un gramme) du foie de ce chien dès qu'il est tué.

Faire passer le chien enragé dans un feu, il doit guérir. De même pour les personnes mordues (Haouz; région de Marrakech).

En Chaouïa, les gens mordus, se rendent au douar Maïchat, dans les Nezamza (ouled Saïd ; près de Médiouna), dont les habitants ont la « barraka » pour la rage, qu'ils guérissent avec leur salive ; on y mène également les chevaux.

Quant aux autres herbivores, bovins, ovins, caprins, dromadaires, ils sont immédiatement égorgés et consommés. Les arabes prétendent qu'il faut, en dépouillant l'animal ou en consommant sa chair, faire attention de ne pas se piquer avec un os ; cette blessure inoculerait infailliblement la rage.

Une autre méthode enfin, consiste à prononcer, sur la personne ou les animaux mordus, une incantation, et à projeter du sel et de l'eau sur son dos.

En Chaouïa, les arabes prennent les chiens enragés, et prétendent les tuer immédiatement en leur versant de l'eau dans les oreilles.

CHAPITRE IV

Magie. — Sorcellerie

A ces rudiments empiriques de Médecine, s'ajoute toujours la confiance de l'indigène marocain en ses santons locaux. Confiance plus absolue peut-être qu'en Dieu, car, sous le musulman marocain, perce toujours la vieille âme berbère, plus superstitieuse que religieuse.

Lorsque des mortalités incessantes détruisent le troupeau d'un « fellah », il se rend au tombeau de Moulay Bou Chaïb, près d'Azemmour ou à la « Kouba » du disciple de ce dernier, Moulay Bou Azza, à l'entrée de la Montagne Zaïane. Il verse une « Ziara » (aumône) plus ou moins copieuse aux mains du gardien du sanctuaire. Le saint lui apparaît la nuit et lui indique ce qu'il faut faire. A côté du marabout, se trouvent toujours des « fqihhs (lettrés) marchands d'amulettes que l'on pend au cou d'un des mâles du troupeau.

Ces amulettes appelées « H'arz », ou encore « h'edjab », consistent en des incantations écrites sur du papier, et contenues dans des sachets en cuir jaune ou rouge. Ces incantations sont écrites en caractères qui veulent être mystérieux, mais qui ne sont que fantaisistes. Il n'est pas indifférent de l'écrire avec de l'encre indigène, le « smoq », qui n'est que du noir animal, obtenu en carbonisant de la laine et en la délayant dans de l'eau. Ecrits avec de l'encre européenne, ils ont moins de valeur. En dehors de l'incantation, le papier porte un dessin magique, rectangle, carré, ou losange, dans lequel sont mêlées des lettres dans un ordre déterminé. D'autres dessins encore n'ont aucune forme géométrique, ils sont ou convenus et sont une marque, un cachet (tabaa) particulier du marabout ou sont simplement élucubrés par la fantaisie de leur auteur.

D'autres sachets sont d'un modèle plus petit et contiennent soit un morceau de roseau sur lequel est inscrit un mot quelconque, soit encore un morceau de soufre qui a ici une puissance thérapeutique et magique. Ils valent actuellement de 0 fr. 50 à 4 francs.

Le Marocain invoque beaucoup plus le Marabout local, au moussem (pèlerinage annuel) duquel il se rend tous les ans dévotement avec son cheval et ses armes, que le nom du Dieu unique. C'est à son saint qu'il demande les grâces dont il voudrait se voir combler, un heureux mariage, une bonne récolte, de nombreux succès en affaires. D'aucuns de ces saints ont du reste pris un tel ascendant sur les populations locales, que les sultans effrayés, en avaient condamné

l'adoration et interdit les « moussems » comme peu orthodoxes. Nous ne pouvons mieux faire pour mettre en évidence leur influence que citer cette phrase de M. le Docteur Mauran, dans une conférence sur la Médecine indigène au Maroc : « C'est ainsi, qu'écrivant l'histoire des saints guérisseurs du Maroc, de ces saints dont la puissance se transmet non seulement à leur descendant, mais à la terre de leur tombeau, on écrirait un grand chapitre de thérapeutique marocaine. »

Dans chaque tribu existent des saints renommés pour leur barraka (littéralement : bénédiction) vis-à-vis des animaux malades. Ce sont en Chaouïa nord :

Sidi Ahmed ben Ali (Beni-Oura) qui délivre les animaux des accouchements dystociques et donne le pouvoir de dresser au labour les bœufs rétifs.

Les Draouin (marabouts des Atamna). La terre de leur tombeau mise en sachet guérit les animaux atteints de coliques. Sidi Seghir, Sidi Ayachi, etc...

Nous venons de voir le don de guérir la rage que possèdent les habitants du douar Maiachat dans les M'zamza.

On peut également faire rentrer dans la thérapeutique magique les pratiques exercées par des indigènes que l'on nomme en pays marocain les « Mallem in Rouham », dont le métier consiste à faire accepter par une femelle (jument, chamelle, vache, brebis, chèvre) dont le produit est mort, un jeune animal de la même espèce ou d'une espèce différente. Les Marocains de la Chaouïa prétendent que ce praticien, d'un ordre tout spécial, est investi de la grâce de Moulay

Bouazza. En réalité, le « Mallem Rouham », travaillant seul et la nuit, après avoir prononcé quelques invocations mystérieuses, introduit sa main dans le vagin de la femelle et pratique un massage pour arriver à simuler un nouvel accouchement, il présente ensuite le produit à adopter à la supposée parturiente. La pratique a, aux yeux des Marocains, une grande valeur, les femelles domestiques ne donnant leur lait à la traite qu'après quelques minutes de succion exercée par leurs produits.

Si le Marocain possède une foi aveugle en la puissance de ses santons locaux, il craint également les interventions des puissances des Ténèbres, des Djenoun qu'il lui faut ou combattre ou se rendre favorable. Tout acte de la vie, s'il est précédé d'une formule religieuse, est également l'objet, très souvent, d'une invocation aux esprits pour les empêcher de nuire. On invoque également les Djenoun pour nuire à autrui, et les formules d'incantations, principalement chez les femmes, sont nombreuses. Mais d'après les indigènes marocains, les maladies et surtout les maladies épidémiques sont essentiellement dues aux djenoun et on emploie pour les guérir des procédés qui sont de véritables exorcismes. Nous empruntons à Doutté : « Magie et Religion dans l'Afrique du Nord, ce procédé pour guérir l'épilepsie : « On écrit sur trois mèches bleues : Ya Rabbi, Ya Rahman, Ablik, Amlikh, Saal, Amoukh, Yah, Yah : par ces noms brûlez celui des Djenoun qui me désobéira à quelque tribu de génies qu'il appartienne. C'est ce qu'on appelle « harq el djenàn », brûler les génies. D'autres

procédés consistent également à frapper les génies jusqu'à ce qu'ils demandent grâce et qu'ils accordent ce que l'on veut obtenir (darb el djenàn).

« Dans chaque souk, du reste, entre le charmeur de serpents dont le discours emphatique et la gymnastique compliquée du geste attire et retient des badauds et l'étalage propre et savamment ordonné du marchand d'épices et de simples, un homme est assis par terre, en face d'une petite tablette sur laquelle reposent un carnet aux feuilles jaunies et tourmentées, un encrier de grès, le porte-plume marocain traditionnel, fait d'une languette de roseau taillée en biseau, et dont le biseau est fendu dans une partie de sa longueur, enfin une omoplate de mouton aux arêtes noircies et aux tons de vieil ivoire. »

Indifférent en apparence aux allées et venues de toute la cohue bruyante et affairée, son regard fouille les passants. Un « fellah » hésite, puis s'arrête et s'accroupit en face de l'homme impassible. Un dialogue s'engage; par des procédés mystérieux en apparence, mais souvent enfantins, le sorcier lit sur l'épaule de mouton, en y inscrivant les signes cabalistiques ce qui a bien pu déterminer la mort du bétail du consultant. Les « Djenoun » Moudah, Maadin el Hamr, Bourkane el Yaoudi, Sam Haros, Meimoun el Gnaoui, Meimoun el Biodh, qui sont les « Djenoun » invoqués selon le jour de la semaine, guériront le mal.

D'autres sorciers possèdent à leur étalage tout un arsenal compliqué composé de morceaux de peaux de hyène, de chacal, de chat, de poils de lion et de panthère, des têtes desséchées de hyènes, des canines

de bêtes fauves, des têtes de chouettes (mouka-el hadjba), des têtes d'aigle, des têtes de vautour, des plumes de corneille, de pie, de corbeau, de buse, d'outarde, de pique-bœufs (fausse aigrette), de huppe, très renommée chez les juifs, et que les Marocains appellent « l'alouette des chrétiens » (koba el nsara), de grands-ducs, de cigogne. Il suffit de faire une fumigation de l'un ou de plusieurs de ces ingrédients à un animal malade et il guérira. En médecine humaine, les remèdes magiques sont encore plus fréquent. Il y entre une véritable thérapeutique scatologique, et funèbre, telle que celle empruntée à A. R. de Lens, qui consiste pour s'attacher la fidélité d'un mari à lui faire manger d'un pain pétri avec les mains d'un mort que l'on va déterrer au cimetière; et ce remède emprunté au même auteur contre « toutes les maladies qui se prolongent (pratiques médicales des matrones de Meknès) : « Sept personnes de sept familles différentes iront, chacune de son côté, chez sept autres chez qui elles n'ont jamais mangé. Celles-ci leur donneront un peu de farine avec laquelle on pétrira un pain le vendredi. Pendant que le malade mangera ce pain, on l'enfermera avec un brûle-parfum dans lequel on aura mis de l'alun, du faux-fenouil et sept éclats de bois pris aux portes des sept maisons. »

Un cas curieux de croyance aux génies vient de nous être cité par M. Chapuis, Vétérinaire Inspecteur de l'Élevage à Meknès.

« En tribu de Beni m'guild, dans le moyen Atlas, dans un troupeau de trois mille ovins environ, mouraient tous les soirs, au début de la nuit, cinquante

ou cent brebis. Les animaux se voussaient, se météorisaient et succombaient. Les seuls symptômes que relevait le propriétaire consistaient en un léger filet de sang souillant la laine sur le flanc. Les indigènes concluaient en une intervention mystérieuse d'un génie malfaisant. Notre confrère, appelé, vit rapidement qu'il s'agissait d'une éviscération, véritable ponction de l'abdomen, et que les brebis succombaient deux ou trois heures après à une péritonite causée par l'acte malveillant. Il abonda néanmoins dans leur sens et déclara que le « Djinn » vivait dans le berger et que l'exorcisme consistait en une bastonnade vigoureuse de ce dernier. Son ordonnance magique fut exécutée aussitôt, les mortalités cessèrent immédiatement. »

Il y a aussi des incantations naïves, que nous ne pourrions mieux comparer qu'à celles utilisées chez nous par les rebouteux pour « barrer le sang » ou guérir des écrouelles. C'est ainsi qu'en cas de congestion cérébrale du mouton, il suffit de s'approcher de l'oreille du malade et de prononcer trois fois l'incantation suivante pour obtenir une guérison rapide :

Dem ya bou n'adem.

Sang père des gens.

Drob mered dem.

Chasse la maladie du sang

Mroukhkh haouala.

De la cervelle des moutons.

Bou mahl (1) dem.

Sang père des animaux.

(1) *Mahl*, l'argent, la fortune, le troupeau,

On suspend aussi, en cas de mortalités, au cou du meilleur mâle, le verset suivant tiré du Coran (Sourate XXXVI) : « Un seul cri se fit entendre et ils furent anéantis. Disparais, maladie du troupeau d'un tel, fils d'un tel. »

La superstition du mauvais œil existe, très puissante, en milieu marocain. Il y a encore peu de temps, les cadis avaient le droit d'agir contre un porteur de « mauvais regard » notoire.

Le seul remède consiste à faire tourner l'animal autour du tombeau d'un marabout.

Une autre superstition consiste à entretenir un sanglier apprivoisé. Les « Djnoun » ou mauvais esprits qui causent les maladies se logeront de préférence dans le corps du sanglier. C'est un dérivatif.

En somme, la pathologie marocaine ne se préoccupe que des symptômes, et si elle recherche l'étiologie des affections ce n'est que pour l'attribuer à la manifestation des puissances occultes, contrairement à notre esprit de critique et d'analyse qui nous fait constamment rechercher les causes pour les traiter. Cette précision, ce désir constant de netteté de la pensée nous est un héritage de l'antiquité gréco-latine et la part faite aux pratiques de magie et de sorcellerie a toujours été, chez nous, très réduite.

CHAPITRE V

Jurisprudence vétérinaire

Nous n'envisagerons ici que les lois qui régissent les transactions dont font l'objet les animaux, en milieu indigène exclusivement. Les affaires entre indigènes et européens sont en effet réglées par les autorités de Contrôle Civil et les procès inter-européens jugés selon un ensemble de Dahirs formant Code, inspirés du Code français. Au Maroc, la procédure diffère selon que l'on se trouve en tribus arabisées pourvues d'un Cadi ou en tribu de coutume berbère. Chez les premières, le différend est porté devant le Caïd, mais les plaignants peuvent toujours référer du jugement devant le Cadi. C'est ce qu'on appelle « aller au Chra ». Chez les secondes, tout est réglé par le Djema judiciaire du Clan qui juge selon l'« orf » (la coutume). La coutume se compose d'une série de traditions orales, mais très anciennes et immuables.

Cadïs ou Djema ont toujours l'habitude de baser leurs jugements sur les conseils d'experts qui se nomment les Keceba (les éleveurs). Ce sont des notables ou même de simples fellah notoirement réputés pour leur connaissance du bétail.

Au Maroc, toute législation enseignée par les doctes « oulema » de la Karouyine de Fez, est inspirée du juriste Si Rhalil, Professeur et Mufti au Caire en 767 (1365 de notre ère), du rite Malekite. Les autres codes du rite Hanofite ont cours surtout en Tunisie.

Nous lisons dans le chapitre intitulé « de l'objet et de la matière des contrats » que, en ce qui concerne la matière à vendre, le légiste écarte tout d'abord la vente des produits à naître, car, dit-il, ne sont point dans le commerce, les fœtus, les spermes, ni l'enfant à naître d'une femme enceinte (paragraphe 71). N'oublions pas ici que Rhalil vivait à une époque où l'esclavage était une chose admise et pratiquée. Il n'est du reste supprimé au Maroc que depuis l'établissement du Protectorat. Dans les préceptes de Si Rhalil, nous verrons souvent l'esclave confondu avec l'animal domestique.

Pour les raisons citées ci-avant, il est également interdit de louer à forfait un étalon jusqu'à fécondation d'une femelle. « On peut toutefois convenir d'une époque et d'un nombre de saillies, sous condition de résilier le bail dès que la femelle est fécondée (p. 73).

« La loi prohibe la vente d'une femelle grosse sous condition de la venue du part. »

En ce qui concerne la livraison :

« Le délai peut être de trois jours dans les ventes d'animaux, ou d'un jour s'il s'agit d'un animal servant de monture et que l'on veut essayer (p. 128).

Est illicite toute stipulation d'un délai plus étendu ou indéterminé (p. 130).

La renonciation de l'acquéreur à la cause résolutoire est présumée s'il saigne (égorge) l'animal qu'il a acheté (p. 133). Ce précepte est très important sur les souks coutumiers en ce qui concerne les bêtes de boucherie. Aucune action rédhibitoire ne peut être ouverte après l'abatage des animaux destinés à la consommation publique. En aucune façon, le vendeur n'a à subir une perte même partielle, résultant d'une détérioration ou d'une saisie de la chose vendue.

La corporation des bouchers a, du reste, créé en certaines villes (Rabat) une sorte de Caisse Mutuelle qui les assure contre les saisies pratiquées par le vétérinaire.

Viennent ensuite une série d'articles réglant d'une façon minutieuse tous les cas susceptibles de surgir dans les transactions commerciales. L'arabe est en effet très porté sur la chicane et essaie toujours de résilier ou de faire verser des dommages-intérêts sur une vente ou un achat, soit qu'il présume un manque à gagner ou un débours exagéré, toutes choses auxquelles il ne se résigne guère.

« La propriété reste au vendeur jusqu'à l'avènement de la condition. Il fait siens : 1° les fruits, 2° les dommages-intérêts pour détérioration par le fait d'un tiers. Le croît appartient à l'acquéreur (p. 147).

« Les risques sont au compte du vendeur (p. 148).

« L'acquéreur ne peut être tenu que du prix convenu (p. 151). »

Et toute une série de distinctions subtiles mais néanmoins nettes, basées sur les options et concernant la détérioration survenant entre les mains du vendeur avant la délivrance.

Nous arrivons maintenant à l'action rédhibitoire. Examinons quelles sont les conditions qui peuvent lui donner ouverture.

Sont réputés vices rédhibitoires chez les animaux, l'habitude de buter, les lésions internes du sabot, la rétivité, l'impuissance de porter la charge ordinaire. Ne sont point réputés vices rédhibitoires les traces de cautérisation, si elles ne déprécient pas le sujet (p. 165).

« Ne pas traire les bêtes à lait avant la vente afin de faire grossir le pis sont des manœuvres frauduleuses qui donnent ouverture à l'action rédhibitoire; mais l'acquéreur sera tenu de restituer, avec chaque bête laitière, une mesure des denrées alimentaires le plus en usage dans le pays, car le laitage ne saurait être rendu en nature (p. 169).

« Si l'acquéreur a connu la fraude ou que la bête ait été vendue dans son état naturel et qu'il ait cru à une abondance inusitée de lait, il n'aura l'action rédhibitoire que s'il a été déçu dans sa principale considération; encore faut-il que la vente ait lieu pendant la saison de la grande abondance de lait et que le vendeur lui ait caché que la bête fût mauvaise laitière (p. 170).

« La restitution de la denrée alimentaire n'aura

lieu que dans le seul cas où la fraude aura consisté à ne pas traire l'animal, et le nombre de mesures à rendre sera égal au nombre d'animaux vendus (p. 171).

« Si l'acquéreur, après avoir trait l'animal deux fois, procède à une troisième expérience, il sera présumé avoir agréé l'animal (p. 172). »

En pratique, au Maroc, il n'existe pas de désignation des affections constituant vices rédhibitoires. Pendant un mois, en principe, voire même davantage, l'acheteur peut intenter une « *chicaya* » (procès) contre le vendeur pour toute maladie, ou tout défaut de conformation, dont il s'aperçoit, le gênant ou étant présumé le gêner dans l'utilisation de l'animal. L'action rédhibitoire est souvent ouverte pour un éparvin, une courbe, une jarde qui n'ont pas été aperçus lors de l'achat, pour de la piroplasmose qui apparaît peu de temps après la vente. Nous avons vu dans l'énumération des affections du dromadaire, que le défaut de conformation appelé « *el kerkra* » (exhubérance du cal de l'inter ars) est considéré comme un vice rédhibitoire. Sont considérées aussi comme vices rédhibitoires, chez le dromadaire, les lésions de Debab (Trypanosomiase), et il faut ajouter que les bitars classent comme lésions de Debab, les kystes hydatiques du poumon et les larves d'œstres de l'estomac.

Sur les souks de certaines villes (la coutume se perd), la vente ne devient valable qu'après l'intervention d'un bitar (désigné par le pacha) qui examine l'animal. S'il le reconnaît exempt de vices

rédhitoires, l'acheteur n'a plus aucun recours contre le vendeur. Le bitar est assisté d'un adel (greffier) qui donne un petit certificat sur lequel sont portés le nom de l'acheteur, le nom du vendeur, le signalement de l'animal, son prix d'achat.

Le prix de cette visite obligatoire était, il y a sept ans, de :

1 fr. 50 pour les chevaux et mulets;

1 fr. 25 pour les ânes.

La moitié de la somme était payée par l'acheteur, l'autre par le vendeur; 0 fr. 25 étaient alloués à l'adel pour rétribution de son acte. Le reste allait à l'expert.

Il existe parfois un bitar spécial pour l'examen des dromadaires.

Sur les souks de bled, à défaut de bitars, les caïds ont recours pour les expertises aux keçaba (éleveurs idouines), dont nous avons parlé au début de ce chapitre.

Actuellement, ils s'adressent aux vétérinaires inspecteurs de l'élevage. Nous sommes, en effet, de plus en plus consultés lors des ventes et des procès. Cela s'accorde, du reste, avec les dires du jurisconsulte. Car Si Rhalil énonce : « A défaut de témoins irréprochables, le rapport d'experts, même non musulmans, est admis (p. 196). »

Entre la vente et l'ouverture de l'action rédhitoire subsiste un laps de temps pendant lequel la chose vendue peut subir une détérioration, peut périr, peut être vendue. Tous ces cas ont été prévus et réglés, « ainsi que des conditions nécessaires à la procédure ».

« Elle n'a pas lieu dans les ventes par autorité de justice » (p. 173). « Le vendeur est obligé de déclarer les défauts dont il a connaissance en les décrivant dans leurs moindres détails » (p. 175). « L'acquéreur d'un cheval n'est pas présumé l'avoir accepté pour s'en être servi en voyage par nécessité, ou pour l'avoir monté pour le ramener au vendeur » (p. 180).

« L'action rédhibitoire est éteinte lorsque, par le fait de l'acquéreur, la chose a péri. Toutefois, l'acquéreur pourra demander une diminution de prix proportionnelle à la dépréciation que la chose avait subie avant sa perte par suite des vices dont elle était atteinte (p. 185).

« Aucun recours n'est ouvert s'il a vendu l'objet à un tiers, ou à un prix égal à son vendeur (p. 187).

« Il en est de même si le vendeur, après avoir caché les défauts, rachète à un prix plus élevé » (p. 188).

Lorsque l'objet atteint de vices rédhibitoires aura subi une nouvelle détérioration de moyenne importance entre les mains de l'acquéreur, ce dernier aura le choix de le garder en se faisant rendre partie du prix ou de résilier en payant la dépréciation survenue (p. 189).

Les détériorations de moyenne importance sont, d'après le code malekite : la maigreur ou l'embonpoint excessifs de l'animal survenus depuis la vente, la perte de la vue, le dessèchement d'un membre (p. 193).

Quant aux délais dans lesquels peut s'ouvrir l'action rédhibitoire, ils ne seraient, d'après le législa-

teur, que de trois jours (p. 215). Mais il admet qu'il peut y avoir stipulation entre les parties et que, à défaut, le délai peut être fixé par l'usage des lieux (p. 219). En pratique, ce délai de trois jours n'est jamais appliqué. La coutume, même en tribus arabisées, possédant cadi et adouls, est plus large. En certaines régions on admet un mois et un jour; en d'autres, un mois moins un jour. A Marrakech, Bouin cite pour le « Debab » des actions rédhibitoires pouvant s'ouvrir au bout de neuf mois pour les solipèdes et de onze mois pour les dromadaires.

En tribu berbère, où la Djema judiciaire juge d'après « l'orf » (coutume) des clans, les délais sont en général d'un mois lunaire. Ils sont souvent élastiques et sont du domaine de l'appréciation des notables et des idoines.

Les Dahirs, formant code, parus depuis l'établissement du Protectorat français au Maroc (1914), n'énumèrent pas les vices rédhibitoires et donnent un délai de trente jours à l'ouverture de l'action, à condition cependant que les vices de la chose eussent été notifiés au vendeur par voie juridique.

Le législateur musulman aborde ensuite les contrats de louage et de transport. La chose, à son époque, avait de l'importance, et en a encore en de nombreuses régions du Maroc, où chevaux, mulets et dromadaires sont les seuls moyens de locomotion pour les grandes distances.

Il est dit, en outre, que « le voyageur ne doit user de l'animal que pour la destination convenue et sans aggravation »; il rend responsable le locataire pra-

tiquant une sous-location. Enfin, la résiliation d'une location est acquise si la bête a l'habitude de mordre, si elle est rétive, si elle ne voit pas la nuit, si elle est gravement blessée.

Traitant des « épaves », c'est-à-dire des animaux trouvés, le législateur édicte que celui qui aura trouvé des chameaux « devra, après les publications obligatoires, les reconduire et les laisser aux pâturages où ils ont été trouvés (1353). L'inventeur pourra louer le bœuf ou autre bétail à une personne sûre afin de se couvrir des dépenses de nourriture de l'animal (1354). Il pourra monter la bête de somme trouvée pour la ramener chez lui, mais s'il l'emploie à son usage elle passe à ses risques et périls.

Si Rhalil ne considère pas le sadisme, qu'il appelle « cohabitation illicite », comme crime de stupre, lequel est « puni de lapidation avec des pierres de grosseur moyenne jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Ce n'est, d'après lui, qu'un simple délit qui n'encourt que des peines correctionnelles laissées à l'appréciation du juge, encore que rarement appliquées malgré la fréquence habituelle de telles pratiques.

Nous citerons, pour terminer, un jugement récent d'action rédhibitoire jugée par le Cadi des Mdakra (Chaouïa nord). La lecture de ces actes nous paraît une véritable démonstration de la procédure marocaine.

1. — Louange à Dieu seul.

Par devant les deux assesseurs du Cadi a comparu le nommé un tel..., fils d'un tel..., qui déclare avoir acheté au

nommé..., fils de..., un cheval pour la somme de 350 douros, et qu'après en avoir pris possession, il a constaté que ce cheval avait un vice rédhibitoire, éparvins (Adam Djerad), qu'il demande que son vendeur reprenne son animal et lui restitue son prix d'achat.

II. — *Louange à Dieu seul.*

Par devant les deux assesseurs du Cadi a comparu le nommé y..., fils de..., qui, après avoir pris connaissance de la demande introductrice d'instance, mentionnée ci-dessus par le sieur..., a répondu que son cheval n'avait aucun vice et que l'acquéreur l'avait pris après l'avoir examiné.

III. — *Louange à Dieu.*

Par devant les deux assesseurs du Cadi a comparu le sieur... qui, après avoir pris connaissance de la réponse de son adversaire, maintient sa plainte et demande une expertise.

IV. — *Louange à Dieu.*

Le jurisconsulte, le savant, le docte un tel..., Cadi de la tribu des Mdakra (que Dieu le guide dans le droit chemin), après avoir examiné les demandes du sieur X... et la réponse de son adversaire Y..., décide que l'animal soit présenté aux deux experts en matière agricole M. A et B (1) assistés du bitar C... pour examen et avis.

V. — *Louange à Dieu.*

Par devant les deux assesseurs du Cadi ont comparu les sieurs A et B, experts en matière agricole et le sieur C, bitar, qui ont certifié que le cheval vendu par Y à X est bien pourvu d'éparvins, qu'ils ont constaté ce vice après plusieurs expériences faites sur le cheval en présence d'un public nombreux.

(1) Ici interviennent les Keçaba (les idoines) et le bitar.

Leurs déclarations ont été consignées aux présentes à la requête du requérant pour servir et valoir à ce que de droit.

Ils étaient alors dans un état de lucidité d'esprit légalement admissible et leur identité a été établie.

VI. — *Louange à Dieu seul.*

Le jurisconsulte, le savant, le docte Cadi de la tribu des Mdakra (que Dieu le conserve dans le droit chemin), après avoir examiné les pièces de procédure ci-dessus mentionnées,

Attendu que le sieur X... a présenté la preuve irréfutable à l'appui de sa demande, preuve constatant le vice rédhibitoire du cheval qui lui a été vendu par le sieur Y...,

Attendu que ce dernier n'a pu produire aucune preuve contraire,

Le juge a alors requis ses deux assesseurs de témoigner contre sa personne, qu'il décidait contre le sieur Y..., qu'il devait reprendre l'animal vendu et restituer le prix à l'acquéreur, s'appuyant pour cela sur le passage de la Tohfa d'Ibn Acem (1) : « Tout vice qui déprécie un objet autre qu'un immeuble, donne lieu à restitution, quel qu'il soit. »

Jugement complet, définitif, licite, exécutoire, valide, motivé d'une façon complète.

Fait le..., à...

L'étude du code musulman nous frappe par son analogie avec le droit romain. C'est ainsi que les conditions de vente de la femme esclave en état de gestation et de la bête de somme pleine sont traitées dans le même article.

Nous retrouvons également, dans le droit musulman, la puissance paternelle dans toute sa rigueur, la tutelle perpétuelle des femmes, le testament, l'hé-

(1) *Ibn Acem*, Jurisconsulte du rite malekite, commentateur de Si Rhalil (VII^e siècle de l'hégire musulmane) et ayant édicté la Tohfa acemia.

rédité des agnats, l'affranchissement des esclaves, le rapport de patron à client et de patron à affranchi, toutes les principales constitutions en somme de la « gens Romana ».

Cette similtude s'explique par ce fait qu'aux premiers siècles de l'hégire musulmane, les lois romaines mélangées de quelques préceptes hébraïques et indiens étaient restées en vigueur, et que les codifications malekites, hanefites, chafeites et hambalites ne sont, en somme, que la reproduction de ces lois après l'élimination de ce qu'elles avaient de contraire au Coran, et addition des principes de la nouvelle doctrines.

CONCLUSIONS

Nous avons essayé de donner dans ce travail un aperçu d'ensemble de nos connaissances en médecine vétérinaire et en jurisprudence indigènes. L'œuvre est forcément incomplète. Il existe certainement d'autres méthodes de traitement et d'autres règles de jurisprudence que celles que nous avons signalées. Les coutumes berbères de tradition toute orale, varient avec chaque clan et ne nous sont pas toutes connues.

Nous avons néanmoins jugé intéressant de réunir ces modestes documents, dans l'espoir qu'ils pourront peut-être servir un jour de point de départ à des recherches plus considérables et plus fructueuses ; nous sommes, en effet, persuadés que seule une connaissance approfondie de la langue, des lois, des coutumes, nous permettra de comprendre l'indigène et de mieux saisir comment il convient de s'y prendre pour l'orienter vers l'adoption de nos méthodes scientifiques, si éloignées de ses pratiques ancestrales, et de l'application desquelles dépend en grande partie la mise en valeur du Maroc, l'amélioration et l'intensification de sa production.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir dégagé quelques notions intéressantes :

1° L'origine tout empirique de la médecine vétérinaire marocaine actuelle et le niveau social inférieur du praticien indigène qui n'est pas un savant, un lettré, un *fqih*, mais un artisan.

2° La simplicité de la chirurgie indigène, de ses moyens, de ses méthodes, qui va de pair avec le savoir peu étendu des praticiens.

3° La grande part faite, non aux causes, mais aux symptômes dans la pathologie médicale qui se réduit à une médecine de symptômes, à une thérapeutique superstitieuse ou fantaisiste et ne relève à aucun point du domaine scientifique.

4° L'analogie de la jurisprudence avec les législations anciennes : romaines, hébraïques, et même indienne.

Nous croyons pouvoir en tirer encore une autre conclusion : L'étude de la médecine et de la jurisprudence vétérinaires marocaines nous a montré ce que deviennent les sciences lorsqu'elles se constituent et sont appliquées uniquement par des illettrés et des empiriques. Le législateur ne peut en maintenir le niveau qu'en les protégeant contre l'empirisme. Autrement dit : la médecine vétérinaire doit être scientifique ou ne pas être; et pour rester scientifique, l'exercice doit en être strictement réglementé.

Vu : Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon
Ch. PORCHER.

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
CADÉAC.

Vu : *Le Doyen*,
J. LÉPINE.

Le Président de la Thèse,
Dr Etienne MARTIN.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 7 Avril 1927.

Pour le Recteur et par délégation,
Le Vice-Président du Conseil de l'Université.
DEPÉRET.

BIBLIOGRAPHIE

DOUTTÉE. — *Magie et Religion*. Imprimerie Jourdan, Alger, 1909.

A.-R. DE LENS. — La Médecine des indigènes marocains. *Maroc Médical*, n^{os} 5 à 15, du 15 mars 1922 au 15 mars 1923.

BOUCHET. — Etude Vétérinaire sur la Chaouïa (Maroc). *Revue Générale de Médecine Vétérinaire*, n^o 183, 1-15 août 1910, p. 194-195.

BOUIN. — Le Maroc. L'art de guérir les animaux chez les indigènes. *Recueil de Médecine Vétérinaire*, n^{os} 7 et 9, 15 avril-15 mai 1920, p. 238-252.

Direction des Affaires Indigènes et du Service de Renseignements. — Enquêtes sur les corporations musulmanes d'artisans et de commerçants au Maroc. Editions Ernest Leroux, Paris, 1925.

IBN EL AOUAN. — *Kittab el Fellahah*, traduit par J.-J. Clément Mullet.

E. LARCHER. — *Législation européenne, les codes marocains*.

LÉVY-PROVENÇAL. — *Les Historiens des Chorfas*. Emile Larose, Editeur, Paris, 1922.

D^r MAHMOUD SEDKY. — *Mémoire sur la Médecine arabe*, brochure de 28 pages. Imprimerie de l'Ecole Ou Abbas, Le Caire, 1909.

D^r MAUCHAMP. — *La Sorcellerie au Maroc*. Imprimerie Darcenrière, Dijon.

D^r MAURAN. — *La Société Marocaine*. Henry Paluin et Cie, Editeurs, Paris, 1909.

— Conférence sur la Médecine indigène actuelle au Maroc. *Publication des Hautes Etudes Marocaines*. Emile Larose, Editeur, Paris, 1920.

D^r L. RAYNAUD. — *Etude sur l'Hygiène et la Médecine au Maroc*. 1 volume 204 pages. Imprimerie Le Lion, Alger, 1902.

D^r RENAUD. — Etude de nos connaissances sur la Médecine ancienne au Maroc. *Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines*, 1920. Emile Larose, Editeur, Paris, 1920.

SI RHALIL. — *Code Musulman*, traduit par M. Seignette. Augustin Challamel, Editeur, Paris, 1911.

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	5
Chapitre Premier — Les Praticiens.....	7
Chapitre II.— La Pathologie et la Thérapeutique Chirurgicale.....	15
Chapitre III.— La Pathologie et la Thérapeutique Médicale.....	23
Chapitre IV.— Magie - Sorcellerie.....	39
Chapitre V.— Jurisprudence Vétérinaire.....	47
Conclusions.....	59
Bibliographie.....	61
